

François-Paul

## L'horizon bouché reste inconnu

« Depuis deux jours, nous avons croisé des vaches, des champs, des pâtures et des tarés. »  
Laurent Tixador, L'inconnu des grands horizons, michel baverey éditeur p.25.

« Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages ? »  
Guillaume Apollinaire, Le voyageur, Alcools, Gallimard.

« Mardi 1er octobre 2002, soir – Je sors mon téléphone et j’annonce fièrement à un ami de l’assemblée que nous avons quittée : « Nous sommes place Royale, passe l’information ». »  
Laurent Tixador, op.cit.

Mercredi 1er octobre 2003, soir – Je sors parfois mon stylo quand j’entends les mots « art contemporain » valider certaines œuvres par des opérations médiocres et j’annonce alors à tout va : « Nous sommes devant un bel exemple de pauvreté d’expression, passez l’information. »

Il y a un mois environ, j’étais au Palais de Tokyo\_

« J’étais seul, l’autre soir, au Palais de Tokyo,  
Ou presque seul. » Pas plus de vingt autres gogos  
Écoutaient Tixador. Cet artiste, maboul  
Depuis une expérience de survie au Frioul,  
« Ignorait le bel art de chatouiller l’esprit  
Et de servir à point un dénouement bien cuit.»  
D’après Alfred de Musset.

Tixador, « artiste expéditionnaire », après avoir montré un court métrage suffisamment embrouillé pour me laisser toute la soirée « du shimmy dans la vision », (court métrage tourné avec Abraham Poincheval lors d’une sorte de performance pédestre qui les avait conduits à la boussole en ligne droite de Nantes à Caen et de Caen à Metz) entreprit de nous lire le récit de ce voyage que, précisa-t-il, l’on pouvait trouver en vente dans la bonne librairie du Palais.

Je quittai la salle.

J'avais déjà, auparavant, écouté patiemment un ignorantin. Celui-ci, à coup de diapositives insanes et cornues dont le commentaire bafouillé était entrecoupé de rires immotivés, s'était efforcé d'intéresser à ses déambulations « artistiques » une assistance catatonique, sans doute anéantie par la nullité de sa prestation. Il est vrai que, à côté de celle-ci, le film de Poincheval et Tixador parut, ensuite, un ouvrage de patronage respectable. Mais, les « tendances » dans ce domaine de l'art expéditionnaire étant ce qu'elles sont, il est possible que ce bredouilleur incarnât la quintessence du snobisme en matière de communication artistique, qu'il nous ait donc ce soir là présenté son album de photos de voyage selon la nouvelle mode désignée par Jean-Max Colard, dans la revue « Zéro Deux » sous l'appellation délicieuse de « Incompréhension ». Ce « concept » avait été donné, nous dit Colard, à un « show-défilé-performance-projection » présenté par Ange Leccia et Jean-Luc Vilmouth au retour d'une expédition sur le delta du Mékong.

Incompréhension, « ou comment maintenir à distance le pays visité, comment ne pas réduire son étrangeté naturelle, comment surtout ne pas le ramener à un exotisme de souvenir-pacotille ». Incompréhension, « pour rester dans le trip, pour le préserver d'une société hyper-connexionniste, pour s'évader d'une terre vidéo-balisée de partout. [...] Il convient alors de ne plus vraiment communiquer les résultats du voyage, voire de brouiller les traces ux, n°25 page 5).

Bon ! Mais il me semble que ces « artistes expéditionnaires », comme les autres, sont pourtant gourmands de connexions en tous genres et que, même brouillées, leurs œuvres en redemandent. D'ailleurs, ces formes en partance, comme les appelle l'auteur de cet article, ne se privent jamais de ramener documents, photos, films vidéo, traces diverses, échantillons de réalité de ce « vaste dialogue entre l'extérieur du monde et l'intérieur de l'art » dixit Colard. Formule bien ridicule. Pourquoi pas l'intérieur du monde et l'extérieur de l'art ?

Tous ces expéditionnaires sont courageux et têtus, bien mignons dans leurs panoplies d'aventuriers mais par trop expéditifs quant au sens de leurs œuvres. Pourquoi pataugent-ils entre l'extérieur du monde et l'intérieur de l'art avec des moyens artistiques trop vasouilleux pour les faire dialoguer ? Si l'art est détaché du monde et le monde de l'art, c'est la faute à qui ? L'aventure de l'art n'est peut-être pas tout à fait l'art de l'aventure.

Artistes, encore un effort pour devenir aventuriers !

Sinon, que ces intermittents de l'aventure aient la lucidité et la franchise d'aller jusqu'au bout de leur reconversion ! D'artistes devenir touristes ! Car le tourisme fait à l'aventure ce que le capitalisme fait à la révolution : il la récupère. Alors, comme on le disait pour la révolution, une seule solution : la reconversion ! Car, n'en doutons pas, quelque ingénieuse entreprise touristique ne tardera guère à proposer ces modèles d'aventure aux cadres à la recherche de défouloirs. En ligne droite ou zigzags, à l'envers, à cloche-pied. Label « aventure artistique » garanti. Et ça n'aurait d'ailleurs rien de honteux, il y a plein de brevets à déposer, là, coco !

Soyons juste, le livre de Tixador, simple, tranquille, ne relève pas de la nouvelle tendance « Incompréhension ». Il est « compréhensible », comme je m'en aperçus quand je décidai de l'acheter avant de quitter le fameux Palais.

La couverture : Tixador, en plan américain, fait un geste quelque peu ambigu qu'on préfère interpréter comme une demande de cigarette aux camionneurs qui passent en trombe sur la grand route. Sur la quatrième de couverture, assis négligemment au bord du Sépulcre, l'inspecteur Tixador prend des notes sur la disparition du Sacré Corps – Surrexit non est hic – ; tandis que

son acolyte à tête d'ange, derrière, déployant ses ailes bleues, un pied tartarinesque posé sur la pierre qui obstruait l'entrée du Tombeau, scrute les grands horizons, à la recherche de l'Inconnu. – (On remarquera que, contrairement à ce qui est inscrit sur la couverture, le titre, sur les deux premières pages, reprend le mot avec un I majuscule : l'Inconnu).

Pourtant, malgré l'engagement à la lecture promis par cette jolie présentation, malgré, précédant son journal, l'entretien charitable accordé par de distingués universitaires, il va falloir être sévère avec ce garçon qui, tout brave qu'il soit, et tout artiste qu'il se définisse, m'a l'air parfaitement niais de la plume.

Ce « Robinson des terres » ne démarre pas à nu puisqu'il a « sur le dos des équipements tout neufs ». Lui et son second violon, Abraham Poincheval, espèce de Vendredi en plus mutique, sont donc propriétaires – comme Robinson l'est des objets provenant de son épave – d'un minimum de moyens de production : vêtements, chaussures, tente-hamac, appareil photo, caméra, crayon, carnet de bord et surtout téléphone, etc., capital dont ils vont éprouver l'utilité et la qualité. Mais, comme il se doit, esprit délesté de toute référence livresque.

« Et je traînai dans mes bagages  
Quelques livres couverts de feu. » Aragon, Le roman inachevé.

Pas plus de livre, ici, dans les bagages que dans les têtes. Culture rase comme la table, garantie pure de toute pollution littéraire. Tixador, lit-on avec effarement dans la préface ( page 6) connaît Don Quichotte, Tartarin de Tarascon et « Jeux africains » d'Ernst Jünger, mais ne les a pas lus. Comment donc a-t-il fait, le bougre, pour les connaître ? Il accueille sans fléchir sous le compliment la comparaison que fait monsieur Venayre de son livre avec ces « grands ancêtres ». Robinson Crusoe, lui, récupère une bible et nous en parlera souvent. Et, de même que Robinson ne connaît rien de son île, Tixador écrit qu'il « n'entend rien à la campagne », son domaine d'aventure. A la différence de Robinson qui, intensément attentif à son territoire, l'explore très vite avec une curiosité conquérante et un appétit de capitaliste anglais, cette surdité tixadorienne, doublée d'une étrange cécité, sera revendiquée avec une condescendance obstinée à l'égard des ploucs croisés tout au long de son parcours.

Ce parcours nous allons le refaire, un an après, presque jour pour jour, consacrant chaque fois quelques minutes au livre de Tixador.

Mais, comme Xavier de Maistre, je voyagerai « autour de ma chambre », sans autre équipement que ma robe de chambre, au hasard de mes chers livres, cartes déployées et souvenirs évoqués de régions que je connais comme ma bibliothèque. Je tenterai, avec toute la prétention dont je suis capable, comme dans mes précédentes chroniques, de conjurer l'ineptie intellectuelle de certaines manifestations de l'art actuel. Cet art pourtant m'explique parfois ce monde et m'aide à le vivre mais aujourd'hui, sans qu'on m'ait rien demandé, au risque d'apparaître aussi bouché que mon horizon, j'ai envie de le prémunir contre la niaiserie et l'expression anémique de sa justification.

Faut-il ajouter que, quoiqu'il fasse les frais de ma mauvaise humeur, j'apprécie Tixador, artiste qui s'est ici fourvoyé en écriture ? En elle-même sa performance étonne.

Je remercie artconnexion de m'accueillir sur son site.

Alors reprenons.

De ne rien entendre à la campagne, écrit Tixador ce mardi 1er octobre 2002, « rend leur départ complètement»-absolument-tout-à-fait « exaltant. » Nos deux bêtes de labour, donc, les œillères solidement fixées, remplies d'exaltation, ont pendant cet automne 2002 tracé leur sillon rectiligne à travers le brouillard d'une campagne campagnarde aussi boueuse que leurs préjugés, « le plus souvent impitoyablement aveugle(s) aux œuvres qui s'y coulent » comme dit J.M. Colard dans l'article déjà cité.

Mercredi 2 octobre, matin.

Pour nos deux aliénés d'la ville, la nuit comme le jour tous les champs sont gris et – c'est plutôt drôle – ils ne distinguent pas encore la campagne d'un jardin public. Ils l'ont dit : ils n'ont aucune intelligence de la campagne.

Mais ils ont leur boussole : « Nous avons suivi l'Erdre vers le nord.

[...]

J'ai immédiatement eu, pour la première fois, l'impression d'être traqué, enfin, tout simplement, de ne pas faire partie des touristes du bateau. »

L'épisode du bateau-mouche est très significatif de ce souci de se distinguer absolument du touriste, inquiétude qui hante tout touriste qui se respecte et particulièrement si ce touriste a l'ambition d'être un artiste. La pose distanciée, le second degré sont nécessaires pour se distinguer de la vulgarité consumériste du troupeau. Voilà donc pour Tixador le moment de vérité et ce moment dit tout de suite toute la vérité : sous le feu des projecteurs, comme un gibier traqué, l'artiste signale « immédiatement » cette distinction et donne sens à son expédition, lui donne peut-être ici toute sa justification. Car ce n'est pas n'importe quel gibier ! Deux artistes, et des plus rares ! sous les quolibets de beaufs en goguette, ou peut-être bien sous les coups de fusils de chasseurs en expédition punitive ! C'est Tixador qu'on assassine ! C'est quasiment l'albatros de Baudelaire. Heureusement que ses solides chaussures, sans être géantes, ne l'ont pas empêché de décamper ! Mais ce n'est pas encore cette fois-ci que dialogueront l'extérieur du monde et l'intérieur de l'art. « Un peu après ça, dit l'auteur dans le langage précieux d'un sous-off en manœuvre, [...] nous n'avions aucun choix pour maintenir notre cap et avons décidé de nous dépuceler de la traversée d'autoroute ».

Jeudi 3 octobre, 21h.40

Sur les conseils « d'une bande de joyeux lurons », ils trouvent un lieu permettant de faire leurs premières ablutions.

« La vérité me pousse à dire qu'à la suite  
De ces voyages nos ongles étaient noirs  
Nos phrases lapidaires ». Marc Piétri, En voyage, Pierre Belfond.

« Mais c'est aussi ça l'aventure. », écrit Tixador ce soir là.

Pourtant – nous ne sommes qu'au troisième jour – page 23 : « Une certaine monotonie commence à s'installer.

Pour le lecteur, certes.

Mais entre nos deux « formes en partance », comme dit J.M.Colard, que se passe-t-il ? Elles marchent, tirées par la boussole, fidèlement attelées à leur destinée, sans paroles, même lapidaires.

Je me souviens de Diderot. Jacques le Fataliste voyage avec son maître :

« Et les voilà embarqués dans une querelle interminable sur les femmes ; l'un prétendant qu'elles étaient bonnes, l'autre méchantes : et ils avaient tous deux raison ; l'un sottes, l'autre pleines d'esprit : et ils avaient tous deux raison [°]

En suivant cette dispute sur laquelle ils auraient pu faire le tour du globe sans déparler un moment et sans s'accorder, ils furent accueillis par un orage qui les contraignit de s'acheminer<sup>o</sup> – Oûde ! Et que diable cela vous fait-il ? Quand je vous aurai dit que c'est à Pontoise ou à Saint germain [°] en serez-vous plus avancé ? Si vous insistez, je vous dirai qu'ils s'acheminèrent vers<sup>o</sup> »

° Carquefou, Petit-Mars, Joué-sur-Erdre, Milleraie-de-Bretagne.

Entre nos deux bouches cousues l'entente est bonne et, pour ce qu'on en lira, restera bonne, ce qui déjà en soi est une performance digne de scouts purs et durs. On peut même penser que ces deux formes mobiles n'en font qu'une, sorte de bête à quatre pieds, sinon à deux dos, dos si chargés que les petites pauses - dont « certaines leur permettent d'apprécier le paysage » (paysage dont nous ne saurons rien) - n'empêchent pas de douloureuses et symbiotiques ampoules, « déjà nombreuses sur nos quatre pieds »..

Leurs deux fois deux yeux ne leur ont pourtant pas suffi, la veille, pour repérer un endroit propice à camper tranquillement. « Accident délicieux », dit délicieusement Tixador dans la préface (page 6). C'est encore ça l'aventure ! Peu importe le terrain d'aventure pourvu qu'on ait l'ivresse ! Et de n'être vraiment pas adaptés à la situation nous les rend plutôt sympathiques, ces deux Quick et Flupke.

Il leur arrive de croiser, outre quelques rustauds et autres bucoliques créatures, des personnages que Tixador, pauvre en adjectifs, peine à faire vivre. Ce jour là : un paysan méfiant, venu, « comme il se doit » (?), les déranger dans leur sommeil ; Nadine, une amie commune ; quatre gendarmes et un ancien punk. Et la cadence est si rapide qu'elle ne laisse pas une minute à notre expéditionnaire pour orthographier correctement les noms des villages traversés : La Meilleray-de-Bretagne devient Milleraie-de-Bretagne, Retiers devient Retier, Notre Dame de Touchet devient Touchay ; dans la seconde partie de son déplacement rectiligne il écrira Féré-en-Tardenois au lieu de Fère-en-Tardenois, Leric pour Lhéry, Morvaux pour Marvaux, Coulonge au lieu de Coulonges-Cohan. Pourquoi de telles négligences ? Indifférence à l'égard des pays traversés et de leurs « paysans » ?

Notre routard de l'art imagine-t-il qu'il lui suffise de traverser le plus droit possible ces paysages pour les transcender, comme un évêque en tournée de confirmation ; et, par la même occasion et la vertu de sa plume, croit-il que cette mission confirme sa fonction artistique et le consacre écrivain ? S'il suffit qu'un curé soit présent dans une assemblée pour que Dieu s'y trouve comme un poisson dans un bénitier, suffirait-il qu'un artiste, même intermittent, à condition qu'il soit tonsuré par ses pairs, gagne par exemple le pôle nord pour que son parcours et ce point géodésique soient consacrés objets d'art ?

Vendredi 4 octobre

La route, ce jour-là, « s'est déroulée sans accroc », sauf ceux faits à leur peau mordue par de vilaines puces qui les obligent à désinfecter leur équipement. La journée a été dure à travers pâturages, champs de maïs et fossés de drainage. C'est une bonne partie du voyage accomplie, dix-huit kilomètres aujourd'hui, et la rédaction de Tixador est claire et détendue ; il est heureux, il fait « un large sourire à la patronne » qui lui « a renvoyé la politesse, sans doute flattée par son acte de savoir-vivre. » C'est quand notre artiste s'occupe de lui, se lave, mange, boit et dort, que, non sans quelques clichés bien éculés (sourire large, politesse renvoyée), son charme agit auprès de ces dames et que son écriture est la plus nette. Il s'aime bien et le dit sans complexe. Avec humour ? Parfois, oui, comme un Dali en gros sabots : « Je me trouve génial et je m'adore quand je suis dans des situations difficiles » (infra, page 51).

Mise à part la 4<sup>ème</sup> de couverture où l'humour est évident, il est pourtant malaisé d'approuver ses faire-valoir qui, dans la préface, soulignent l'intention « ironique » du bouquin, (« On est pleinement dans une littérature ironique » affirme sans rire J.M. Colard) en citant quelques passages qui ne me paraissent nullement convaincants (page 6). Ou alors, il s'agit d'une ironie pesante dont l'indigence d'expression s'applique à se moquer lourdement des autochtones et ne saurait passer pour une pose avant-gardiste. Venayre, lui, s'en rend compte : « ° on pourrait faire une lecture assez critique de la figure du paysan, et ça ne devrait pas plaire beaucoup aux agriculteurs d'aujourd'hui (page 9) ». Gentil euphémisme!

Page 25 : « Tarés »,

Page 27 : « paysans peureux », « rencontres inhospitalières »,

Page 29 : « paysages devenus plus humains », « fermier très méfiant »,

Page 32 : « C'est encore la campagne. Les autochtones parlent comme une boîte de conserve contenant des cailloux qui tombe dans un escalier » – bel échantillon du style de notre ironiste !

Page 45, à Fère-en-Tardenois : « C'était un genre de société majoritairement composée d'alcooliques, qui survivait tant bien que mal, toute droite issue du Moyen-Age rural. [°] La patronne, sympathique et difforme,[°], sous les railleries de ses clients édentés », leur indique la direction de Reims. Je connais Fère-en-Tardenois, jamais je n'y ai rencontré de pareilles épaves. En tous les cas, si ces phénomènes humains existent, c'est à eux que l'adjectif « picaresque » peut être attribué, et non pas aux exploits de nos deux citadins aux champs, pourtant ainsi qualifiés par leur éditeur (page 4). Que je sache, Lazarillo de Tormès, livré aux rigueurs d'une existence misérable, était moins bien équipé ; il trichait, volait et se battait à mort pour survivre ; ceux-là ont peut-être un peu triché, mais l'éditeur ne peut les rattacher à cet héritage littéraire.

Le samedi 5 octobre n'est pas mentionné.

Mais le Dimanche 6 octobre, jour du Seigneur, Abraham et Laurent boivent une bière à Bais. C'est tout ? Savent-ils qu'ils sont aux pays des fées, tout près de la fameuse Roche ? Dans le petit village même de Bais se trouve une très curieuse église bretonne. Mais, indigne attrait touristique ! ce genre de monument, païen ou chrétien, « entre nous, ça ne vaut pas un bon demi », comme dit Séraphin Lampion.

Sans doute mais Tixador, revenant dans son journal du lendemain sur cette journée du dimanche, écrit que, « sortant du bistrot de Bais, Abraham a été apostrophé par une grand-mère. De sa fenêtre, elle lui a donné du vieux pain en demandant de prier pour elle. On ne l'a pas fait, mais on a tout de même mangé le pain sous une boîte de pâté. » (pages 26-27). Alors là, attention ! moi je leur dis : attention ! Car s'ils avaient eu la curiosité de s'approcher de l'église gothique

de Bais, nos deux mécréants, aussi fiers qu'ils soient de leur athéisme qu'un vulgaire animateur-télé-sans-tabou de son anticléricalisme convenu (crachant courageusement sur l'Évangile et caressant le Coran dans le sens du vent), s'ils avaient pu voir les sculptures du curieux porche avec ses têtes de mort, sa salamandre et son insolite Triomphe d'Aphrodite abrités là, et surtout, s'ils avaient su que la population de Bais baptise « Porche des lépreux » cet abri tenu à l'écart des bien portants par peur de la contagion, eh bien ! auraient-ils accepté ce pain ? ou l'auraient-ils accepté sans répondre à la demande de cette « grand-mère » en quête de lépreux des temps modernes ? Oui, sans doute seraient-ils restés tout autant insensibles, car, athées et bien nourris, ils n'ont justement rien de picaresque, hélas ! nos deux artistes.

Mardi 8 octobre, matin, soir, et mercredi 9.

Il fait froid et j'ai scrupule à continuer de me moquer. « Les deux dernières nuits ont été assez fraîches et les journées plutôt chaudes. [ °]. Le froid matinal ne nous encourage pas du tout à sortir des duvets. »

J'ai pourtant du mal à m'intéresser à cette histoire d'avion tombé dans un champ près de Vitré, mais enfin, pour une fois, ce fait divers local permet aux deux copains d'avoir avec leurs hôtes, après vérification de leurs passeports, de longues conversations sur un sujet d'intérêt apparemment commun et bénéficié d'un bon petit déjeuner. Les voilà curieux de détails sur cette affaire comme on ne les a jamais vus. A moins qu'ici encore, l'ironie pointée, mais de façon tellement émoussée qu'on n'en sent rien. En tous les cas on est heureux de leur bon appétit parce qu'ils vont ce mercredi en baver sur un « territoire hostile », balayé par les pluies d'automne. Brrr ! Je regarde avec attendrissement leurs bouilles sur les photos de bonne facture qu'ils exposent au milieu du livre – lesquelles photos ne sont pas, contrairement à ce que dit Tixador dans la préface (page 17), des preuves indéniables de leur action. Ils sont braves ces bougres, courageux, et, m'efforçant d'imaginer ce que ne me donne pas la lecture, penché sur ma grande carte Michelin, bien au chaud, je me prends à leur aventure.

Du jeudi 10 au samedi 12 octobre, à moins que cela soit le dimanche 13.

L'automne.

La campagne perd encore de son charme et l'aubépine n'a pas l'éclat de celle de Marcel Proust. L'auteur compare la plaque qui désigne ce très vieil arbuste à l'attention des touristes à « une plaque de granit taillée en forme de bouse de vache. » Il est difficile d'imaginer ça mais, le nez au sol, on peut penser que le nombre de bouses de vache qu'il a dû tenter d'éviter en arpentant les champs, mieux dissimulées et plus nombreuses encore que les merdes de chien sur les trottoirs de Paris, a fini par inscrire dans sa mémoire visuelle cette forme de galette, plutôt molle en général, qu'il déplace de façon hallucinatoire sur d'autres objets, même en granit.

Il faut reconnaître que durant ces trois jours nos amis vivent durement et vont d'ailleurs traverser une période de cafouillage chronologique. Au point que chez le lecteur s'installe le soupçon de voir se pointer cette tendance « Incompréhension », sorte de flou artistique recherché au palais de Tokyo, mode dont nous avons parlé précédemment. On s'aperçoit, par exemple, que Tixador prétend avoir quitté la Mayenne alors qu'il est encore en plein dedans, comme on le vérifie en suivant la liste nominale des villages traversés. Quelque peu perdu, il s'accroche à cette aubépine, à plusieurs contrôles d'identité et aux clochers-bistrot (réflexe

pavlovien répandu dans les campagnes) pour tenter de retrouver ses marques. Cette perte des repères l'amène le dimanche 13 (à moins que ce soit samedi 12, on ne sait plus) à faire d'étranges rapprochements dont se régalerait un psychanalyste lacanien : « Cet endroit complètement isolé donne l'impression d'être vierge de tout regard depuis au moins cinquante ans. C'est dimanche, je profite du répit pour téléphoner à ma mère. » (page 29).

« Adieu, mère. Pourquoi pleurer comme ceux qui ont une espérance ?  
Les choses qui ne peuvent être autrement ne valent pas une larme de nous.  
Ne savez-vous pas que je suis une ombre qui passe..? » Paul Claudel, Ballade.

Lundi 14 et mardi 15 octobre.

A la suite de ce coup de téléphone tellement moins cher qu'une séance d'analyse, et à partir de ce jour, nos oiseaux s'envolent jusqu'à Caen sans plus jamais nommer les villages et autres lieux traversés. Sans chutes et sans ampoules. Les pâtes sont al dente, la luzerne est souple sous la tente, les soirées sont douces, « la lune dichotome », les « pensées » de notre écrivain « sont moins diluées » et les barbelés ne font plus mal.

Mercredi 16 octobre.

Il reste deux jours avant d'arriver à Caen et le grand vent marin déverse toute la Manche sur leurs pensées rectilignes. Ce jour là Tixador écrit simple et vrai, ça fait plaisir. J'ai l'impression de voyager avec eux. Décidément je vais finir par les aimer ces entêtés de la ligne droite.

Pourtant ils me frustrant d'air et de paysages. Rien à faire, je ne voudrais ni ne pourrais ainsi voyager.

Montaigne :

« Moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. [ °] Ay-je laissé quelque chose à voir derrière moy ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ny droite ny courbe. » (Essais, livre III, Chap. IX)

Jeudi 17 octobre et vendredi 18.

Après une dernière nuit passée sur un pont ferroviaire, Laurent et Abraham sont à Caen. La pluie tombe mais le style reste sec. Enfin, ils ont achevé « cette partie de leur incroyable périple ». Périple ? Le mot évoque davantage la ligne courbe et l'aventure maritime que cette sèche et géométrique randonnée. Pourquoi ne pas dire « segment » ou « angle droit » ?

« Desperado grand Jules Verne  
Prince des Îles et du mystère  
voici ton pavillon en berne  
et ton navire solitaire » Claude Roy, Hommage à Jules Verne.

**Un mois plus tard**, samedi 23 novembre 2002

Cette interruption donne au lecteur l'impression, après avoir regardé les photos, de s'être lui aussi reposé pendant ce mois sabbatique. Il trouve un nouvel élan pour reprendre la lecture et, c'est vrai, se demande comment nos têtus de l'art vont réussir la seconde partie du trajet annoncé.

Ces photos nous montrent leurs visages : celui, obstiné et rêveur, de Tixador, aussi grave que son esprit de sérieux ; le visage au demi sourire tendu de Poincheval.

Et il y a de quoi ! Par deux fois l'auteur, ce samedi, exprime sa grosse inquiétude des lendemains à venir :

« la plus grosse partie du trajet reste à faire », et « le plus gros reste à faire » (à cinq lignes de distance).

Dimanche 24 novembre.

« ° la minute effrayante du démarrage ée. C'est parti comme en 14 ! comme nous le verrons bientôt puisque, tels des poilus, ils vont traverser « un labour humide et collant » davantage labouré par la Grande Guerre que par les paysans du millénaire nouveau.

Le style, lui aussi, est collant, l'ambiance lourde comme la phrase : « il s'est essentiellement échangé des impressions sur la fête de la veille et sur les potentielles activités que chacun pourrait avoir aujourd'hui. »

Lundi 25 novembre

L'écriture de Tixador est parsemée de poncifs mais aussi de comparaisons originales quoique laborieuses, dignes du Voyage de Monsieur Perrichon :

Pour les clichés, nous lisons aujourd'hui que, avant de se coucher, nos campeurs ont « pu assister à un somptueux spectacle de la nature. » – une pluie d'étoiles, j'en ai jamais vu, je suis jaloux. « C'était simplement magnifique ! ». Plus loin, cette même nature est moins clémente (page 53) : « Ce n'est sûrement pas la nature qui nous offrira un instant de relâche » et (page 56), « le climat ne leur offrant aucun répit, ils fuient « à bride abattue à la recherche d'hypothétiques refuges ».

Nous avons lu les audacieuses comparaisons qui concernaient la plaque de l'aubépine et l'accent caillouteux de la Mayenne. On en trouvera d'autres, comme page 41 : « Je suis devenu par habitude un placard de cuisine dont on ne peut présager sans réfléchir de ce que cachent toutes les portes », dit Tixador à propos de la répartition des accessoires de voyage dans ses poches.

Mardi 26 novembre

Le journal devient livre de cuisine. Plutôt que d'ironie, les universitaires de service, dans leur préface, auraient dû parler d'humour. Humour quelque peu délayé sur deux pages d'ingrédients bon marché mais qui tiennent au ventre. Les recettes proposées ne peuvent être évidemment très raffinées mais,

« Sous le soleil du soir

le pain sec

garde un goût de légende », Jean Follain, Voyage, D'après tout.

Lisieux, ville de Sainte Thérèse. Non pas la Thérèse du Bernin, celle qui rit quand Dieu la baise mais la Thérèse Martin du terroir, normande et tuberculeuse, morte sur place et montée au ciel en ligne droite, sans rire et sans boussole. Ce soir, à l'hôtel, Tixador prend le temps de

nous faire un gentil petit dessin de la chambre, façon Jean Malaurie en Normandie, très « palais de Tokyo ».

Mercredi 27 et Jeudi 28 novembre

Enfin nous rencontrons des êtres humains ! Peu étoffés mais qui ne sont pas renvoyés à leurs caricatures. Et nous avons même droit à quelques remarques sociologiques. Voilà une généreuse « petite mémé parisienne née à Tunis » et puis, à proximité d'un champ de betteraves, un zeste d'érotisme (enfin !) en la personne d'une « jeune femme blonde et dodue », patronne d'hôtel qui « mène son équipe d'une main de fer », dit Tixador. « Enfin, il y avait Omar », oui, enfin un personnage dont la complexité « alimente » autant « les ragots en cuisine » que notre perplexité ! Ce n'est pas le salon des Verdurin que l'auteur décrit mais « un biotope surprenant, perdu dans la campagne, capable de vivre en autarcie dans la quiétude d'une hiérarchie bien établie. »

Dessins sympathiques, dignes de l'album du Castor junior, sur les pages 42 et 43.

Vendredi 29 et samedi 30 novembre

Il pleut, ils marchent. J'aurais voulu les voir, mes « deux cloches à fromage sur le bord de la route ».

Aujourd'hui je les ai cherchés partout le long de la RN 13 mais, chaussés de bottes de sept lieues, ils vont plus vite que moi. Ils sont passés de Lisieux à Evreux puis Marines (nord de Pontoise) – ce qui fait environ 134 kilomètres – en quatre jours. Je me demande où ils ont traversé la Seine. Je m'étonne que Tixador ne donne aucune information sur la méthode voyageuse qu'ils utilisent. Il est rarement fait mention de leur boussole (page 51), une seule fois de leur position (le 17 /10) et il a fallu que je me renseigne auprès de sources bien établies, pour avoir seulement maintenant compris qu'ils n'avaient pas de carte routière et se tenaient en liaison téléphonique avec la Galerie 40 M cubes qui les guidait lorsqu'ils rencontraient des obstacles ou craignaient de s'être égarés. Il n'est jamais question de cette guidance téléphonique, pourquoi ?

Qu'à cela ne tienne ! Dimanche 1er décembre, « Voilà, c'est décembre » ! A Beaumont-sur-Oise comme ailleurs. Jour de repos, jour du Seigneur, jour de bouderie, notre écrivain n'a rien à dire.

Lundi 3 décembre, nos cap-horniers ne sont pas des marins d'eau douce et s'ils ont été indifférents au passage de la Seine, ils franchissent fièrement l'autoroute du nord, signalant la proximité du parc Astérix, rare référence touristique de l'ouvrage. Encore de l'ironie !

Mardi 3 décembre la journée de marche, ensoleillée, est occupée à l'organisation rationnelle des poches de Tixador.

Je recopie ce texte de Samuel Beckett, dans Molloy :

« C'étaient des cailloux mais moi j'appelle ça des pierres. Oui, cette fois-ci, j'en fis une réserve importante. Je les distribuai avec équité entre mes quatre poches et je les suçais à tour de rôle. Cela posait un problème que je résolus d'abord de la façon suivante. J'avais mettons seize pierres, dont quatre dans chacune de mes quatre poches qui étaient les deux poches de mon

pantalon et les deux poches de mon manteau. Prenant une pierre dans la poche droite de mon manteau, et la mettant dans ma bouche, je la remplaçais dans la poche droite de mon manteau par une pierre de la poche droite de mon pantalon, que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon pantalon, que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon manteau, que je remplaçais par la pierre qui était dans ma bouche, dès que j'avais fini de la sucer. » Etc. sur huit pages.

Je crois que le monologue d'un voyageur, celui de Magellan comme celui de Tixador, peut quelquefois ressembler à celui de Molloy. Et c'est dommage que cet inconnu de l'horizon mental de Tixador reste ici complètement bouché.

Le mercredi 4 décembre le froid impose aux campeurs des modes de réchauffement spartiates. Odeurs et promiscuité. Nous sommes dans l'Aisne, ça sent la tranchée de 14-18.

Jeudi 5 décembre

Villers-Cotterêts n'est sans doute pas aussi propre et gentil que le parc Astérix ou Disneyland. « ... tout est délabré, interdit ou dangereux comme dans une ville fantôme ». Ville fantôme, peut-être mais avec encore de beaux restes.

Fantôme de François 1er et de sa fameuse ordonnance il est vrai de nos jours oubliée, au point qu'il en faudrait une autre pour redonner à la langue française ce que l'anglais lui a grignoté. Encore, le plus magnifique de tous ses fantômes : le Grand Alexandre, depuis peu ravi à la petite ville des Valois pour aller se les geler au Panthéon.

L'hôpital, ancien palais des Valois, pur style renaissance française, et d'autres maisons de cette époque, sont voisins, en pleine ville, d'un des meilleurs restaurants de la région, et des plus accueillants.

Bien sûr, Laurent n'est pas Millau, Abraham n'est pas Gault.

Pourtant, ce qui bouche notre horizon de lecture c'est l'impuissance de l'auteur à dégager la quatrième dimension d'un horizon dont les perspectives nous auraient été jusque là inconnues. On s'attendait à découvrir, comme l'annonce l'éditeur, ces « grands horizons inconnus, au bout de la rue », mais la rue s'enlise dans les champs et, si nos routards ne perdent pas le nord, rien de ce qui se passe ne nous révèle autre chose que du déjà-vu-déjà-connu-bien-venu.

Ce n'est pourtant pas drôle de savoir nos poucets perdus dans des bois « pleins d'oiseaux » tournant au-dessus d'eux comme des vautours et, la nuit venant, de ne pouvoir observer avec eux maître Renard, dont ils supposent tout de même le pelage « joli » et le museau « pointu », comme il sied à tous les goupils de Disneyland. Où l'on constate ici encore, comme à propos des paysans et de « Dame Nature » en général, à quel point nos artistes, grâce à leurs lampes frontales autant qu'à leurs préjugés, peuvent voir sans rien voir !

Vendredi 6 décembre

Le froid, oui, on n'imagine pas, comme la faim, « du point de vue d'un citoyen, à quel

point c'est dur » de manger son poing et de garder l'autre pour demain. Bon, répéter deux fois le même mot dans la même phrase, c'est pas si grave ; d'ailleurs la syntaxe s'affirme et, lisant des tournures mieux soutenues, nous sommes davantage en connivence avec ce qui, sans aucun doute, est une randonnée pas ordinaire.

Voilà même un fermier qui offre un café, ce qui, au « Moyen Age rural », est un grand luxe.

Samedi 7 décembre

Dans un western italien, avant la bataille, il y a toujours un moment de calme où les combattants, les mâchoires serrées et le regard fixe, buvant un café réconfortant, partagent de viriles accolades et puis échangent leurs dernières confidences bercées par l'harmonica d'Ennio Morricone, en même temps que se lève l'aurore sanglante.

Le moment est grave. C'est que, après s'être attardés dans un petit cabanon presque confortable et « romantique », nos deux troupiers longent maintenant « des zones, toujours pas déminées, qui n'ont pas encore été rendues à la civilisation depuis 1918 ». Dire « pas encore rendues à la paix » serait plus juste mais, sur les quatre pages suivantes nous lisons un long développement sur le désir forcené de nos deux vilains de sortir de la boue et du Moyen Âge pour retourner à la civilisation et tenter de rejoindre, derrière son grillage, ce poste avancé du monde moderne que représente une station d'essence et ses boutiques. Vite ! le plein de civilisation, s'il vous plaît ! « Dans la boutique tout était merveilleux » et Geneviève de Fontenay, déesse de l'abondance, préside à leur « collation » (page 49).

Et on les comprend.

Je regrette d'ailleurs, à la lecture de cet intéressant « passage », que Tixador n'ait pas consacré l'ensemble de son journal à ce qui avait fait, il y a quelques années, le thème de ses recherches, à savoir la notion de frontière. Il n'y a guère d'endroits au monde où la vie et la mort des hommes – front contre front, bêtise contre bêtise – ne sont mieux présentes, on pourrait dire incarnées, que dans ces campagnes du nord-est de la France, couvertes de croix blanches. On sait que la Der des ders, dans ses horribles mélanges de chair à canon, avait effacé certaines « frontières » entre français des villes et des campagnes et, à ce moment de son voyage, à travers les barbelés et les champs de mines, n'est-ce-pas une bataille intérieure que notre artiste livre, lui aussi, contre la barrière de ses préjugés à l'égard de la campagne ? Car, à l'évidence, cet enthousiasme pour les « merveilles » d'une station-service d'autoroute est surjoué, cette histoire de « colonie du monde moderne » en zone rurale est surfaite. Considérons plutôt que la voie, « une porte latérale laissée négligemment ouverte par le personnel », est désormais ouverte qui mène sans effraction au village proche ; porte étroite mais, par là, serveurs et caissiers « changent de vie quotidiennement ». L'extérieur du monde et l'intérieur de l'art sont-ils pour autant réunis ?

En attendant, « sans amertume », nos transfrontaliers « réintègrent les champs fraîchement labourés ». Et moi aussi, sans amertume, je me sens mieux avec eux.

Dimanche 8 décembre

C'est d'ailleurs maintenant la grande ville de Reims, aussi glaciale aujourd'hui que

civilisée, qui montre son hostilité par le truchement d'une porte d'hôtel récalcitrante.

« Ouvrez moi cette porte où je frappe en pleurant. » Apollinaire, Le voyageur.

Et l'ange de la cathédrale sourit méchamment du rituel de Tixador transi de froid malgré le Beaujolais.

Lundi 9 décembre

« Va d'un bon pas, ne faiblit pas, la route est ta meilleure amie mon gars ! »

Chant scout !

« Par - 4°C au milieu de rien. » écrit Tixador. Vent piquant, eau gelée dans les gourdes, sol lunaire, paysages de haute mer, « je te salue, vieil Océan ! », cap à l'est !

C'est bien écrit aujourd'hui.

Mais cet « au milieu de rien » m'agace ! Ça veut dire quoi ce Rien ? Le vide ? La pure ligne droite, permise dans une région plate et « blanche sur la carte » ? L'encéphalogramme rectiligne de l'auteur ? Ni arbre ni maison ni vache ni taré pour boucher l'horizon, enfin ! Le livre de Tixador, plat jusqu'au coma littéraire, est blanc, plus blanc qu'est blanc le multiple de Yvan Le Bozec sur la Corée (un Que sais-je ? détourné, co-édité par artconnexion) – et (car j'ai pensé à la Corée du Nord) c'est tout l'intérêt de cet ouvrage d'y trouver inscrit l'effet mental de l'éclair nucléaire coréen sur la vie politique, intellectuelle et artistique de ce pays. Tixador, lui, avec son journal, n'a pas choisi la forme d'un multiple qui convienne à sa performance : sur l'espace de sa page blanche il vide son réservoir de clichés tièdes et de phrases convenues. C'est d'ailleurs ainsi que de petites gorgées de bière en petites gouttes de sperme la littérature contemporaine s'assèche jusqu'au coma artistique.

Non, je suis pessimiste et injuste car ici c'est voulu ! c'est pensé ! La déterritorialisation de nos deux schizos est en cours : il y a « les cristaux de glace sur les mottes de terre », et si manquent le crissement des pas sur le sol durci, les poumons congelés, etc., c'est que leurs membres sont devenus insensibles, atteignant le corps sans organes du père Deleuze. Mais l'espace ? la géographie ? l'étendue... ? je veux la voir l'étendue inconnue.

Allez ! points noirs sur le corps de la terre, sachez qu'« il n'y a que l'espace même dont nous ne puissions nous débarrasser. Quoique nous fassions, il est à la base de toutes nos représentations, il en est la condition première » Schopenhauer, cité par Pierre Schneider in Petite histoire de l'infini en peinture, (p. 18).

Mardi 10 décembre

La déterritorialisation, enseigné-je à mes étudiants en plomberie-zinguerie, n'a d'intérêt que suivie d'une reterritorialisation. Qui voyage dans l'espace voyage dans le temps. L'Histoire entre en scène et le jeu se complique d'apparitions inquiétantes. Nos deux fantassins rencontrent aujourd'hui un dragon pulvérisateur, « mixeur géant » heureusement figé par le gel au milieu d'un « amalgame de terre et de bois déchiré ». Les obstacles se font menaçants : des obus et même (mieux qu'à la FIAC la bouteille de Perrier) une grenade ! « La sensation est plutôt

amusante quand on n'explose pas. » Il a un beau culot Tixador ! Comme pour la lecture de Don Quichotte, il n'a pas besoin de connaître cette sensation pour en rire. Mais pour le coup, oui, c'est un vrai Tartarin !

Marlène et Eric, « deux personnes » (pourquoi, lecteur, veux-tu en savoir plus ?), les accueillent « dans leur chaude et réconfortante maison campagnarde » (t'es trop exigeant, lecteur, c'est pourtant pas difficile à se représenter une telle maison, tu n'as qu'à consulter le catalogue CAMIF).

Mercredi 11 décembre

Le temps les presse sur l'océan des glaises, le temps rien que le temps et tant pis pour l'espace, le temps qu'il leur faut pour arriver à Metz où ils sont attendus. Espace-temps éprouvé au ras du sol, sur le caca gelé de la terre, tiré par le compte à rebours. Leurs relations se tendent en cadence devant les difficultés climatiques, la fatigue et la sinistre répétition des cimetières militaires. La sueur et les larmes se mêlent à la morve de l'écrivain qui trempe là de quoi faire une précieuse comparaison : « Mes gants sont maintenant recouverts d'une pellicule brillante aux reflets d'opale tellement j'essuie mon nez en marchant »

Le nez bouché, c'est en apnée qu'il avale la « douce et croustillante semoule » du bivouac, se consolant ainsi de la laideur du coin, sans doute encore au milieu de rien, « un endroit moche auquel personne n'a attribué de fonction spéciale ».

Jeudi 12 décembre

A l'auberge de Varennes.

Nos émigrés vont-ils être reconnus et arrêtés ?

Tixador, inspiré, nous campe un décor d'intrigue théâtrale avec portes dérobées, soldats camouflés, aubergiste faussement indifférent, vieilles duègnes et soubrette, « calme insolite ». Tout à coup, ça y est ! ils sont reconnus, « un flot de militaires », dans « un capharnaüm viril et plein de certitudes » se précipitent... au bar, chacun sur son kir. Ouf !

Verdun, ils passent ! Tout près de la côte 304, colline de sang. Autour, sacrés bleds et bleds sacrés, violentes bourrasques du vent de l'histoire, sombre humeur des marcheurs.

Un fermier providentiel. Nos héros sont très fatigués et se querellent, ce soir, pour savoir s'ils dormiront avec la barbe au-dessus ou au-dessous du drap. Non, je me trompe, c'est plutôt pour savoir si les vaches broutent en dormant ou dorment en broutant. Non, non ! c'est pas du tout ça, c'est moi qui suis fatigué, lassé de mettre mes pensées dans les pas de ces deux zigues. Et je me demande si, comme faisait leur hôte lorsqu'il était jeune, je ne ferais pas mieux d'aller voir les filles de Verdun plutôt que, le nez penché sur les cartes, de broyer le noir de la guerre avec le devoir de mémoire

Du Vendredi 13 au mardi 17 décembre

(Page 56) « Crouch crouch meuh klung », j'ai un cafard de vache à l'abattoir.

Mon imagination cherche maintenant, « à bride abattue », un « hypothétique refuge » à mon incommensurable prétention de donneur de leçon, pour sortir de ce vain palimpseste.

Que Laurent et Abraham finissent comme il leur plaira leur aventure !

Quant à moi je ne terminerai pas sans dire que Tixador, dans son journal du 15 décembre, décrit leur tandem de façon intelligente, avec des phrases simples et justes (page 58). Pourquoi seulement maintenant ? Mais on dira que c'est moi qui, jusqu'ici aveuglé par mes propres préjugés, étouffé par mes bouquins et autres références savantes, n'ait pas su le lire. Peut-être. On en jugera comme on voudra.

Jusqu'ici passager clandestin du journal de Tixador, j'en sors avant d'en commenter la fin. Je ne dis plus rien, même pas que le nom « ridicule » ( ? ) de la ville de Étain vient de « étang ». Je reste calme, comme le renard « bloqué par inadvertance » (page 60), si proche et si loin de mes deux aventuriers... qui, peut-être, seraient « contents de passer la nuit en bon voisinage » avec moi.

Au soir du mardi 17 décembre, l'horizon se dégage sur les lumières de Metz.

François-Paul

Document annexe

Les commissaires de la biennale de Lyon s'entretiennent avec J-M Colard. Extrait :

Franck Gautherot : « ...les artistes ne produisent plus d'œuvres mais des situations. Nicolas Bourriaud est le premier à le savoir, et au début on a vibré comme lui autour de l'esthétique relationnelle. Mais la vulgarisation de son idée a eu des conséquences terribles et a entraîné un affaiblissement général. »

Xavier Douroux : « ... on n'a pas d'empathie avec tous ces formatages [...]L'idée est simple : quels sont les fondamentaux sur lesquels on peut asseoir un devenir, en prenant en compte les acquis issus des années 90, comme la présence du temps, la question du récit, etc. ?»

Plus loin, le même : « Entre complexité et confusion, il faut aujourd'hui mettre une différence. »

Franck Gautherot : « Carsten Höller propose de supprimer les noms des artistes ! Ça n'est même plus se tirer une balle dans le pied, c'est un suicide complet. Face à cette confusion extrême, cette manipulation, il y a un danger de réaction, de régression : ça peut produire un ras-le-bol général, avec l'idée qu'il faut revenir aux vraies valeurs. Ça va nous revenir dans la tronche d'une manière sévère. »